

Les Philosophes et leurs papes. JAN HERMAN, KRIS PEETERS et PAUL PELCKMANS (éd.). Amsterdam–New York, Rodopi, 2009. Un vol. de 294 p.

Ce volume contient les actes du colloque « Les papes imaginaires des Lumières françaises : 1713-1789 », qui s'est tenu à l'Academia Belgica de Rome en mars 2008 ; les éditeurs ont réussi, il faut le leur reconnaître, à produire un ouvrage qui ne souffre pas du défaut commun aux recueils de ce type, à savoir une certaine discontinuité. Au contraire, ce volume transcende la variété des thèmes et des perspectives en une vertueuse complémentarité. Le XVIII^e siècle, on le sait, est une période controversée quant à ses Papes. Le siège pontifical, dépourvu pendant ce siècle de grands personnages qui puissent servir d'exemples aux fidèles catholiques, brille surtout par la figure de Benoît XIV, qui semble incarner le pape idéal des Lumières bien plus que celui des catholiques de son temps. Mais il s'agit aussi, même si cela semble échapper aux auteurs de ce recueil, du siècle qui voit la dernière canonisation d'un Pape (Pie V, 1566-1572, canonisé en 1712) avant celle de Pie X, très récemment opérée par Jean-Paul II.

Ce qui complique encore les choses, comme le soulignent très savamment Philippe Levillain et Hervé Yannou dans leur introduction, c'est qu'il faut ajouter aux huit papes qui se succèdent dès l'année 1700 jusqu'à la fin du siècle au moins deux autres pontifes, qui n'ont pourtant existé que théoriquement. Il s'agit dans le premier cas du modèle du rôle politique du Pape, issu de siècles d'histoire et toujours au centre de la réflexion des philosophes ; et dans le second d'un Pape tout à fait imaginaire, concentré de tous les maux qu'on pouvait attendre de la cour de Rome. Il n'est pas rare que les attaques des philosophes les plus outrés soient dirigées contre ce dernier Pape, qui pourtant n'a pas d'existence réelle, et non contre un Pape régnant ou ayant régné. À la pluralité presque insaisissable de la figure du Pape s'oppose la complexe pluralité des Lumières, de sorte que l'on multiplie à l'infini les combinaisons de jugements critiques. Le grand mérite de ce volume est donc d'y avoir mis de l'ordre en suivant la chronologie du développement de la pensée des philosophes sur le pontificat – de Bayle jusqu'aux pamphlets révolutionnaires – et en distinguant, lorsque cela est possible, l'attitude de chaque penseur selon qu'il se réfère au Pape régnant, à un Pape historique ou encore à un Pape imaginaire.

L'exemple principal est celui de Voltaire, auquel pas moins de trois chapitres sont dédiés. Sylvain Menant part d'un bref conte en vers de 1734, *La Mule du Pape*, qui dresse le portrait d'un Pape imaginaire et d'une certaine façon éternel, prêt à se prosterner indignement face au démon pour en obtenir le pouvoir temporel ; ce qui permet à S. Menant de développer l'idée fascinante d'un Voltaire « catholique peu papiste ». Miryille Méricam-Bourdet parcourt l'*Essai sur les Mœurs* à la recherche du lien constant chez Voltaire entre politique et religion, lien qui se fonde sur l'ingérence papale dans les monarchies européennes et qui conduit le philosophe à n'avancer *de facto* aucune distinction entre « l'histoire des royaumes et l'histoire de la papauté » (p. 148) ; fusion aussi irritante pour lui qu'absurde, puisque Voltaire lui-même trouve cette forme de gouvernement déraisonnable quoique capable, « n'ayant pour armes que l'opinion, de s'éleve[r] au-dessus des empereurs » (p. 154). Laurence Macé se concentre au contraire sur les années qui vont du pontificat de Formose à l'élection de Léon IX (c'est-à-dire 891-1049), et qui coïncident avec les chapitres 35-37 de l'*Essai*. Il s'agit d'années décisives pour deux raisons : se vérifie ici pour la première fois, et de façon indéniable, la fusion du pouvoir politique et du pouvoir religieux des Papes, qui se révélera indissoluble ; en outre, peut-être, la papauté ne s'est jamais aussi mal conduite que pendant ces années. Le cas de Formose, exhumé, jugé et décapité *post mortem*, est un exemple sur lequel Voltaire insiste beaucoup, même si ses silences sont peut-être plus significatifs : dans ces chapitres, on ne trouve pas trace des pontificats de Léon VII (936-939) et de Martin III (942-946) dont

Voltaire avait appris – comme en témoignent les signets abandonnés dans ses sources – la vie sainte et, pourrait-on dire, peu conforme à l'esprit de leur temps. En concluant l'étude de ce triptyque de chapitres qui se trouve au centre de l'essai, Laurence Macé démontre avec habileté comment, chez Voltaire, la recherche historique est en même temps choix idéologique et propagande politique, ou bien parfaite fusion entre réalité et imagination.

Les silences de Montesquieu sont également significatifs ; Catherine Volpilhac-Augier remarque que son « œuvre majeure n'est guère riche de papes » (p. 82). On peut pourtant retrouver des traces intéressantes de sa pensée sur la papauté dans le récit de son voyage à Rome, en 1729, sous le pontificat de Benoit XIII ; aux critiques personnelles que le président fait au Pape (son goût esthétique médiocre, une certaine imbécillité dont témoignent de nombreux habitants de Rome, etc.) s'ajoute la stigmatisation de la « simonie publique [qui] règne à Rome » et surtout les plaintes face à un pontife qui « n'a aucune connaissance des affaires du monde » (p. 90). Montesquieu, lui, examine les actions des papes dans un sens strictement politique, en les considérant exclusivement comme chefs d'une nation ; de telle sorte que son silence dans l'*Esprit des lois* n'implique ni la prudence ni l'indifférence. Il s'agit au contraire d'un jugement implicitement négatif, indépendant de toute position religieuse.

Se rendent aussi à Rome Robert Challes, qui – comme le note Geneviève Artigas-Menant – ne laisse pas trace de son voyage mais en retire une « indignation » suffisante pour désirer « [mettre] en poudre pape, clés et tiare, s'il en avait] le pouvoir » (p. 32) après avoir trouvé dans une liste très détaillée de papes historiques une méchanceté identique à celle des Nérons et des Caligulas ; et Charles de Brosses, que Letizia Norci Cagiano montre fasciné par la politique architectonique de Clément XII et par ses bons mots – ce qui annonce sa profonde ambivalence envers l'institution pontificale dont il est longuement question dans l'article d'Erik Gatefin : « Le gouvernement papal », écrit le président de Brosses, « quoiqu'il soit en effet le plus mauvais qu'il ait en Europe, est en même temps le plus doux » (p. 136).

Les caractéristiques politiques du Pape sont également examinées par Bayle, à qui Paul Pelckmans dédie son chapitre. Jamais tendre avec les papes historiques (y comprise la papesse Jeanne), Bayle conclut que « la puissance spirituelle est tellement incorporée dans la puissance temporelle que la conservation de l'une dépend de la conservation de l'autre » (p. 25), et que par conséquent « il est difficile d'exercer la papauté : car si l'on blâme les papes lorsqu'ils intriguent dans les affaires politiques, on les blâme aussi lorsqu'ils ne s'en mêlent point, et l'on assure qu'ils sont inutiles au bien public » (p. 24). À ces positions, il faut ajouter les critiques adressées à Bayle par le père jésuite Jacques Le Fèvre, et qui sont exposées dans le détail par Jan Herman. D'intéressantes perspectives « hétérodoxes » sont rapportées par Marek Bratun au sujet du calviniste Elie Bertrand et par Gianluigi Goggi au sujet de l'*Histoire des deux Indes* de Raynal.

Bien entendu, les portraits des papes régnants ne manquent pas. Bruno Bernard nuance le jugement, parfois caricatural, sur un Benoit XIV trop ami des Lumières, en remarquant que, malgré les contacts épistolaires cordiaux de ce pape avec Voltaire, son pontificat a vu la mise à l'index de Mandeville, Diderot, La Mettrie et d'Argens. Stéphanie Géhanne Gavoty se place aux limites de la réalité et de l'imaginaire en montrant combien sont plausibles les (fausses) *Lettres intéressantes du pape Clément XIV*, publiées en 1775, qui font de lui un Pape philosophe gai, modéré et attentif aux nouveautés de la science.

Les portraits des papes de fantaisie ne manquent pas non plus. Marc Hersant décrit le complexe jeu de miroirs entre Clément XI et Saint-Simon, lorsque ce dernier est appelé à traduire, en 1712, un discours du pontife ; de là à attribuer au même Pape, dans les *Mémoires*, un « discours direct de pure fantaisie » (p. 77), il n'y a qu'un pas que Saint-Simon franchit. Un cas à part est celui du Pie VI décrit par Sade : le marquis, comme le montre Christian Lacombe, n'avait pas eu l'occasion de rencontrer en personne le pontife pendant son voyage en Italie, mais il avait tenu à mettre en scène dans l'*Histoire de Juliette* une audience

significative de l'héroïne au Vatican : vu par les yeux de Juliette, le pape Braschi devient un véritable « philosophe mitré » (p. 268). Dans un geste où il est impossible de distinguer l'admiration de Sade pour le Pape du mépris pour son rôle, Pie VI et Juliette se donnent enfin la main en se reconnaissant comme « deux aussi fripons l'un que l'autre » (p. 270). Elle peut être méchante parce qu'elle ne croit à rien, il peut l'être parce que la populace croit à tout.

Un point fort du volume est justement constitué par ces chapitres qui se concentrent sur les extrêmes de la lutte antipapiste. Stéphan Pascau examine la croisade satirique conduite en 1767 par Dulaurens dans son *Antipapisme révélé*, qui se construit autour de la critique de Clément XIII aussi bien que du regret de Benoît XIV. Louis-Sébastien Mercier dans *L'an 2440*, dont parle Hervé Yannou, souhaite pour le XXV^e siècle un pontife qui ne soit plus que le simple évêque de Rome, engagé dans la diffusion de principes moraux universels qui puissent être appris avec profit sous toutes les latitudes. Les pamphlets antipapistes de la fin du siècle, souvent pornographiques, fournissent à Mladen Kozul l'occasion d'avancer d'intéressantes considérations sur le fait que « les trois principaux aspects du pouvoir papal, religieux, monarchique, libidinal, s'incarnent de manière distincte dans trois corps papaux » (p. 286-287) : cela rapproche dans l'opinion publique – d'une façon assez crue – la figure du Pape imaginaire de celle du Pape réel.

Cette insistance sur le climax de la lutte contre le pontife à la fin du siècle, de la part d'une frange pourtant sans doute minoritaire de philosophes, permet de nuancer le jugement général sur l'attitude de ce siècle face à l'institution papale. Malgré l'idée reçue d'un XVIII^e siècle dans l'ensemble hostile aux Papes, avec les philosophes dans le rôle de l'avant-garde la plus virulente, il n'est en fait pas rare que les Papes reçoivent des intellectuels des Lumières, sinon de la compréhension, du moins des jugements équilibrés, comme le montrent les cas de Montesquieu, Bayle et Voltaire. Il en va différemment des auteurs jansénistes des *Nouvelles Ecclésiastiques* : le chapitre écrit par Michèle Bokobza Kahan montre d'une manière extrêmement précise comment les pères jansénistes ont élaboré une stratégie très détaillée (et presque obsessionnelle, les *Nouvelles* étant un hebdomadaire) pour discréditer la figure du Pape, en l'humanisant et en la diffamant jusqu'à laisser filtrer de fausses nouvelles au sujet de sa mauvaise santé voire de sa mort prochaine. Il n'était pas nécessaire de chercher les ennemis du Pape hors de l'Église, au XVIII^e siècle.

ANTONIO GURRADO